

Alejandra Pizarnik commença par s'appeler Flora ; elle était fille d'immigrés juifs russes. Elle est née le 29 avril 1936 à Avellaneda, une ville en périphérie de Buenos Aires. Ses parents étaient arrivés en Argentine exactement deux ans plus tôt, en provenance de la ville russe (qui fut aussi polonaise) de Rivne¹, après un passage de quelques mois par Paris, où s'était installé un frère de son père. Ce père s'appelait Elias Pozharnik : le changement de nom est dû, sans doute, à l'une de ces erreurs d'enregistrement dont les fonctionnaires des services d'immigration sont coutumiers. Il avait vingt-sept ans et ne parlait pas un mot d'espagnol, ce qui était également le cas de son épouse, d'un an plus jeune, Rejzla Bromiker, dont le prénom était devenu Rosa. C'est sans doute à cause d'elle qu'ils avaient choisi l'Argentine : une sœur de Rosa y avait émigré quelque temps auparavant, et vivait à Avellaneda. La première fille du couple, Myriam, naquit peu après leur arrivée, et vingt mois plus tard la seconde, Flora. Elles n'eurent pas d'autres frères ou sœurs. Le père travaillait comme vendeur de bijoux à domicile, et il accéda rapidement à une bonne situation. Ils avaient une jolie maison à Avellaneda où ils vécurent jusqu'en 1953 et où les deux sœurs firent leurs études primaires et secondaires. L'adaptation fut rapide ; les parents avaient beau parler yiddish à la maison, les filles ne l'ont jamais appris ; reste que

la curieuse façon de parler de la poète trouve peut-être là son origine. Tous les autres membres des deux familles, Pozharnik et Bromiker, à l'exception du frère du père à Paris, et de la sœur de la mère à Avellaneda, ont péri dans l'Holocauste, ce qui pour la fillette a dû signifier un contact précoce avec les effets de la mort. En dehors de cela, ses origines juives n'ont pas eu de signification particulière pour elle. Bien qu'elle ait fréquenté, parallèlement à l'école publique, une école juive, il s'agissait d'une école de la mouvance Pestalozzi, qui ne mettait pas l'accent sur la religion : son père, progressiste, avait réussi l'intégration de ses filles dans le milieu des classes moyennes de banlieue.

En 1954, ses études secondaires terminées, Flora s'inscrivit à la faculté de Philosophie de l'université de Buenos Aires et, en même temps, à l'École de journalisme. C'est là qu'elle rencontra, en la personne du titulaire de la chaire de Littérature moderne, son premier mentor, Juan Jacobo Bajarlía, alors âgé de trente-cinq ans ; cette relation amicale et brièvement sentimentale l'introduisit dans le milieu culturel de la ville. Plus que les modestes mérites de poète et de critique de Bajarlía, sa jeune disciple a probablement apprécié sa personnalité expansive et sociable, son vaste réseau de contacts et ses connaissances très à jour en matière de livres et de théories. Durant les six années suivantes, entre ses dix-huit et ses vingt-quatre ans, elle passa son temps à lire, à écrire et à aller et venir entre le milieu littéraire et celui des arts plastiques, avec une préférence pour le premier, dont l'épicentre était la faculté de Philosophie et de Lettres de la rue Viamonte, bordée de cafés et de librairies. Ses études étaient un prétexte : il semble

qu'elle n'ait pas passé le moindre examen. Durant un temps, elle fréquenta en tant qu'élève l'atelier de Battle Planas, mais disons plutôt comme un prolongement de sa vie sociale, même s'il est vrai qu'elle a ensuite continué à dessiner de façon sporadique et que, dans la décennie suivante, elle a participé à une exposition. Comme tous ceux qui à l'avenir allaient attirer l'attention de Pizarnik, Battle Planas était un peintre surréaliste. Ses tableaux sont autant de scènes spectrales, avec une touche de Tanguy et une touche de Arp ou de Miró. L'intérêt de la poète pour ce genre de peinture découlait évidemment de son caractère métaphorique ; avec une incursion, toutefois, du côté de la peinture dite « naïve », une école florissante à l'époque en Argentine ; l'une des sœurs Gómez Errázuriz, qu'elle a probablement connues dans l'atelier de Battle Planas, avait une galerie spécialisée dans l'art naïf, El Taller, un lieu où se retrouvaient de nombreux artistes et poètes. Cette peinture pratiquée par des non-peintres, qui n'exclut pas l'ébauche de scènes visionnaires telles que celles prisées par les surréalistes, cadrerait mieux avec le dilettantisme de Pizarnik, jamais très constante dans ses efforts, et avait en outre l'éclat de l'enfance. Surréalisme et naïveté se mêlaient par ailleurs chez certains des peintres qui l'ont inspirée, comme Remedios Varo et Leonor Vassena, artiste argentine aujourd'hui oubliée. Le Douanier Rousseau a toujours été l'un de ses préférés, et certaines images de ce dernier reviennent dans sa poésie avec une force croissante à la fin de sa vie.

Son passage par l'École de journalisme laissa comme seules traces quelques anecdotes, comme

sa présence, avec une accréditation, au Festival de cinéma de Mar del Plata en 1955. Quant à devenir professeur, de philosophie ou de littérature, elle n'en a jamais eu l'ombre d'une intention. Le temps passant, elle commence à se soucier de son indépendance financière (sans jamais y parvenir), sans se résoudre à trouver un emploi ni à se préparer à le faire. Ses parents furent sans doute complaisants, ou plus ou moins indifférents sur ce point. De cet état de dépendance familiale surgit tout naturellement un personnage, version domestique de celui qu'elle cultiverait une fois devenue une poète reconnue. Pour l'heure, c'était une jeune fille pleine de conflits dont la sortie de l'adolescence se faisait attendre : complexée par sa laideur, sa petite taille, son bégaiement, son poids, son acné, son inadaptation, son asthme. Tenant compte de tout cela, son père n'hésita pas non seulement à l'entretenir alors qu'elle ne travaillait pas (ce qui n'était pas si rare à l'époque au sein de la classe moyenne, surtout pour une jeune femme), mais aussi à financer l'édition de son premier livre et probablement aussi des deux suivants, et à lui payer des cours de peinture, une psychanalyse, et finalement, non sans réticences, le voyage en Europe.

Entrait en circulation ce qu'elle-même appellerait par la suite « le personnage alejandrin ». La clé de son fonctionnement était la jeunesse, qui demeurerait son trait essentiel jusqu'à la mort et au-delà. Il est allé s'améliorant à partir de traits spontanément présents, tous enveloppés d'une justification poétique, qui prenait la forme d'une amplification métaphorique. Il n'y a pas de raison de croire qu'il y ait eu manipulation

cynique de la réalité. Le mal de vivre était authentique, mais c'est là justement qu'intervenait le personnage, pour rendre vraisemblable la personne réelle et la justifier.

La vocation poétique a dû naître ou s'affirmer dans le même mouvement. Les modèles biographiques sortaient des livres et, en elle, devenaient réels. Comme un tour de magie. La seule condition pour que cela fonctionne était d'être une grande poète et, dans son absolue conviction d'y parvenir un jour (elle n'a jamais semblé avoir de doutes sérieux sur ce point, d'autant que les faits se chargeraient de le confirmer très rapidement), elle se révèle authentiquement adolescente. La jeunesse rendait cela possible, rendrait toujours cela possible. Le mal de vivre continuerait à se manifester à trente ans comme à vingt. En faire un élément central du personnage permettait de tenir ce mal à distance, mais il était toujours au centre, et engendrait tout le reste.

Un trait à peine secret du personnage qu'elle incarnait était la quantité de cachets qu'elle avalait : depuis son adolescence, les amphétamines, alors en vente libre, pour maigrir ; les antalgiques, de plus en plus puissants, pour le mal de dos ou de reins ; et la même escalade de somnifères pour l'insomnie. À l'insomnie, réelle dans la mesure où elle peut l'être (elle tient toujours d'une fantaisie morbide), est associé le prestigieux complexe nocturne. Personne ne s'offusque d'être qualifié de « poète nocturne », elle moins que personne, vu qui étaient ses poètes préférés. La révolte juvénile contre les parents (ou contre l'image de bourgeois que les parents véhiculent) commence par la

revendication des horaires nocturnes. Adopter une routine différente n'a rien de maudit ; bien des gens le font, y compris pour des raisons pratiques, ou tout simplement pour obéir à leurs rythmes circadiens. L'associer à l'insomnie, c'est maintenir, même aux dépens de la santé et de la tranquillité, ses propriétés révulsives. Tout comme un certain nombre de ses conduites ou de ses penchants, le lesbianisme est également cohérent avec cette construction.

Il s'agit moins de causes et d'effets que d'un complexe que rétrospectivement nous pouvons considérer comme un tout harmonieux dont chaque élément retombe à sa place, comme une histoire bien racontée ; son élaboration, en revanche, a pu être déroutante. La dernière touche, la plus délibérée, fut le changement de prénom. Aujourd'hui, « Flora » nous semble plus suggestif et euphoniement satisfaisant que « Alejandra », devenu bien trop commun (et Sábato allait poser dessus une pierre tombale difficile à soulever, avec son personnage « alejandrin » par excellence²). Mais, à l'époque, Alejandra avait une résonance exotique, alors que Flora faisait trop penser à une mère juive ; d'autant que la sienne s'appelait Rosa. Quoi qu'il en soit, l'essentiel était de changer, et le changement a eu lieu de façon graduelle : d'abord Flora Alejandra (c'est ainsi qu'elle signa son premier livre), puis Alejandra tout court, ce qui entraîna la suppression du premier livre. Il y a dans la démarche quelque chose d'enfantin.

Avec les livres, elle était sélective et tatillonne. Passées les premières explorations, elle a toujours recherché dans ses lectures ce qui pouvait la

représenter et lui servir d'inspiration ou, dans un esprit plus franchement utilitaire, de point de départ ; le plus flagrant des plagiats ne l'a jamais fait reculer, autre trait de jeunesse qu'elle n'a jamais perdu. De ce qui ne lui ressemblait pas elle s'éloignait avec dédain. Elle ne lisait pas pour se distraire et, mis à part les quelques rares occasions où il lui a fallu rédiger des critiques, elle n'a jamais lu par obligation. Elle n'avait aucune patience pour les romans et, de façon générale, elle était portée sur l'intensité davantage que sur le long cours.

L'événement biographique le plus notable de ces années-là fut sa sociabilisation, contrairement à ce que l'on aurait pu attendre. Une parfaite cohérence avec son personnage aurait exigé la solitude ou, du moins, une forme d'isolement ; quoi qu'il en soit, malgré l'intensité de sa vie sociale, elle préservait, pourrait-on dire, et sûrement l'a-t-on déjà dit, un espace secret, inviolable, etc. (S'agissant d'elle, les clichés surgissent naturellement de la plume de ses exégètes.) Mais, à dire vrai, personne n'était moins solitaire ; son cercle quotidien, de jour comme de nuit, était le plénum littéraire de Buenos Aires, au grand complet, sans exception. Sa sociabilisation fut exhaustive. Tous, y compris ceux que les biographies ou témoignages ne mentionnent pas, figuraient sur sa liste. Le mouvement s'est effectué dans deux directions : d'abord la nouvelle arrivante essayant de pénétrer le cercle de la réalité où se trouvaient les auteurs des livres qu'elle lisait ; puis eux, devenus réels, se dirigeant vers le cercle où se trouvait la nouvelle arrivante, à moitié réelle, masquée derrière un personnage presque trop beau pour être vrai. Comme la plupart des